NUMÉRO DE NOËL 1899

FIGARO ILLUSTRÉ

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie, 24, boulevard des Capucines, Paris. — PRIX : 3 Fr. 50

Hiver 1899-1900

Modes d'après **HIGH LIFE TAILOR**

D'autres peuvent
habiller
bien

✧ ✧

HIGH LIFE TAILOR HABILLE MIEUX !!!

✧ ✧

Voyez
ses
merveilleux

COSTUMES & PARDESSUS

à **69,50**

sur mesure

17, FAUBOURG MONTMARTRE

Succursale, **112, rue de Richelieu,** COIN DU BOULEVARD

Dix-septième année. DÉCEMBRE 1899 Deuxième série. — N° 117.

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOËL

L'OBSTACLE, par René Maizeroy ; illustrations de Wostry.
LA CANTILÈNE D'EULALIA, par Fiérens-Gevaert, illustrations de L. Chalon.
LA LÉGENDE DU TÆNNIKEL, texte et illustrations de P. Kauffmann.
LE MAUVAIS RÊVE, pantomime japonaise en quatre tableaux ; texte et illustrations de F. Régamey.

DOUBLES PRIMES HORS TEXTE EN COULEURS

UNE VISITE A BORD, par Lucius Rossi.
LE THÉATRE AU VILLAGE, par Alonzo Perez.

COUVERTURE

L'ANNÉE 1900, par O. Guillonnet.

L'OBSTACLE, Nouvelle, par René Maizeroy (page 262)

L'OBSTACLE

Mademoiselle Andrée de Verfeil aimait le Bois comme d'autres demeurent attachés à quelque parc paisible où s'ébattit leur enfance, où rêva leur jeunesse.

Elle en connaissait les moindres détours.

Elle aurait pu y errer avec un bandeau.

Elle lui devait l'éclosion précoce d'un corps gracile, souple et fort de nymphe chasseresse qui nargue la fatigue et se plaît aux exercices violents, un teint d'une admirable transparence et — ce qui navrait son père, dont l'unique souci était de paraître toujours jeune, — d'avoir tellement la démarche d'une femme que, dans les magasins et les restaurants, on l'appelait déjà madame.

Puis, plus que partout ailleurs, plus que dans l'hôtel du boulevard Maillot dont le marquis de Verfeil, devenu veuf, n'avait respecté ni les meubles de famille, ni l'arrangement qui évoquait des habitudes d'ordre, des traditions pieusement conservées, dans le quartier noble d'une ville de province, elle s'imaginait y frôler l'âme dolente, mystérieuse et tendre de sa mère, de l'infortunée dont le Destin l'avait séparée au premier tournant de la vie.

Là, un jour, dans la rumeur solennelle et triste des pins, elle

l'avait retenue entre ses genoux, s'était brusquement écriée d'une voix rauque :

« Serais-tu heureuse, chérie mienne, si je t'emmenais loin, très loin, si je te gardais *pour moi, pour moi toute seule ?* »

Andrée avait battu des mains, s'était écriée, dans un élan de joie éperdue :

« Oh ! pour sûr, maman, que je serais heureuse, heureuse, heureuse !... Et on partirait bientôt alors, on irait plus loin qu'Houlgate... Dis tout de suite, dis, quel jour ?.. Si c'est un secret, je te le jure, je ne le raconterai même pas à Line, même pas à mes poupées... »

Et avec un sourire douloureux, madame de Verfeil l'avait interrompue :

« Je ne le sais pas plus que toi...

— On resterait longtemps là où tu veux aller... On emporterait beaucoup de malles, beaucoup de cartons ?

— Très longtemps, *peut-être toujours !*

— Toujours ! »

La fillette réfléchissait, étonnée, inquiète, raidie comme si on l'eût poussée vers une chambre obscure, puis revenait à la charge :

« C'est-il des eaux que t'a ordonnées le docteur Bernac ?

— Oui.

— Pauvre maman jolie, tu es donc malade ? »

Elle avait noué ses bras autour du cou de madame de Verfeil, comme avec un tel effroi de la perdre, que celle-ci en était demeurée toute émue, toute tremblante.

« Je me figure l'être ! »

O les larmes qui avaient alors afflué à ses paupières meurtries, voilé ce qui restait de lumière dans ces yeux résignés et las d'innocente victime, métamorphosé un instant ce délicieux visage pâle, charmant, à peine fané, pareil à une rose de l'arrière-saison, en une face morne d'aveugle ; les larmes que, dans un effort surhumain, elle était parvenue à retenir, à refouler au fond de son cœur ; les larmes qui eussent attesté comme elle mentait, comme elle souffrait, qui eussent pu causer de la peine à Andrée !

« Tu parles comme papa, à présent. »

Et, redevenant curieuse, insistant sur la phrase ambiguë et imprudente qui avait jailli des lèvres enfiévrées de sa mère, elle avait ajouté :

« Mais pourquoi que tu ne veux personne avec nous deux ?

— Ça ne te suffirait pas de m'avoir ?... Ça ne te ferait pas plaisir de ne plus partager ta maman avec les autres ? »

Le regard fixe, les traits tirés, les lèvres exsangues, comme un joueur qui n'aurait pas cessé de perdre et qui risque, dans un dernier coup, tout ce qui lui reste, madame de Verfeil s'était penchée sur le front pur de sa fille, comme pour lui suggérer la réponse décisive qu'elle espérait, qu'elle souhaitait, qu'elle implorait :

« Papa, Line, Gérard, tante Lotte, ce n'est pas *des autres*...

— Si... »

Elle l'avait arrêtée, sèchement, impérieusement, comme d'une cinglée de fouet, et s'était aussitôt ressaisie :

« Évidemment... Il ne s'agit pas d'eux...

— Ah ! ce qu'on va être à la fête, petite maman !... Tu nous loueras une charrette avec un poney, promets-le... Papa viendra du samedi au lundi... Il y aura une belle chambre pour tante Lotte, et on nous mettra ensemble, Line et moi...

— Oui... oui... Allons, bavarde, sauvez-vous et courez un peu... »

Et tandis que la fillette s'élançait, joyeuse, derrière son cerceau, les cheveux et les jupes au vent, les mollets nus, fine, souple, agile comme un faon qui bondit à travers les halliers, la marquise, accablée, défaillante, avait soupiré dans ses mains crispées :

« Mon Dieu, n'aurez-vous pas pitié de ma détresse, me refuserez-vous même le cœur de cette enfant qui n'est, *qui ne peut plus être* qu'à moi ! »

Des mois après cette scène, un autre jour, où de lourdes nuées d'orage se chevauchaient et se heurtaient dans le ciel, comme les vagues boueuses d'une marée d'équinoxe, la condamnée que suivait de tout près son coupé, qui s'appuyait, amaigrie, épuisée, fantomale, sur une canne, qui s'arrêtait pour reprendre haleine à chaque pas, morte vivante, aux joues creuses, aux lèvres de cire, aux prunelles ternies, était venue s'asseoir devant le lac de Saint-James.

L'eau, fouettée par de violentes rafales clapotait contre les rives, avait des teintes de plomb fondu, charriait d'innombrables pétales blancs. Les pelouses, les buissons, les lignes de peupliers disparaissaient dans des remous de poussière.

« Est-ce que nous ne rentrons pas, mère chérie ? J'ai peur de la pluie, avait bientôt murmuré Andrée.

— Sois tranquille, elle est encore loin, et rien ne nous presse... Cet air de printemps sent si bon... Il me guérira plus vite que leurs remèdes... M'aimes-tu, ma grande, m'aimes-tu de tout ton cœur ?

— Plus que de tout mon cœur, plus qu'aucune petite fille au monde n'aime sa maman, plus que les anges, dans le paradis, n'aiment le bon Dieu... »

Elle était tombée à genoux comme pour prononcer des actes fervents de consécration et d'offrande, catéchumène que les retraites ont exaltée, qui est à la veille de sa première communion, avait saisi les mains diaphanes de la marquise, ces mains de mourante, froides et moites, que les veines gonflées striaient d'étranges stigmates, et les couvrait de baisers.

« Et si je ne guérissais pas, si tu me perdais, mon cher trésor, si Dieu me rappelait à lui, penserais-tu souvent à moi, te souviendrais-tu longtemps de ce que j'ai essayé d'être dans ta vie, me remplacerais-tu dans ton cœur ?

— Ne dis pas des choses pareilles, ne me fais pas de chagrin, maman, petite maman jolie... Est-ce que ça pourrait arriver que je ne t'aie plus, que tu meures ? »

Madame de Verfeil avait continué, farouche, comme sans avoir entendu ce cri de douleur :

« Si ton père se remariait, si, tôt ou tard, il donnait ma place à une autre femme, jure-moi, mon enfant adorée, que tu te détournerais obstinément de ses tendresses, fût-elle bonne, affectueuse, maternelle envers toi, que tu la considérerais comme une étrangère, comme une intruse. »

Andrée, stupéfiée, se taisait.

« Et chaque soir, avant de t'endormir, tu réciteras cette prière que j'ai écrite pour toi, que tu trouveras dans mon livre de messe : « Mon « Dieu, faites que « j'aie dans la vie « plus de bonheur « que vous n'en « avez accordé à « ma pauvre ma- « man ; pardon- « nez-lui comme « elle a pardonné « aux ingrats et « aux coupables. « Mon Dieu, gui- « dez-moi, proté- « gez-moi à tra- « vers les dangers « les mensonges, « les tentations, « puisque maman « qui me guidait « et qui me proté- « geait n'est plus « là. Mon Dieu, « recueillez dans « la paix éternelle « ma chère ma- « man, et donnez- « lui la joie de ne « pas être com- « plètement sépa- « rée de sa fille « dans l'autre vie, « de la suivre de « loin dans le « cours des an- « nées, de la voir « arriver au port « sans trop de « luttes, sans trop « de déchirures, « sans trop de souffrances... » Elle avait eu un long râle d'agonie en exhalant ces derniers mots : « *Sans trop de luttes, sans trop de déchirures, sans trop de souffrances* », penché la tête, glissé sur le banc, ainsi qu'aux approches de la mort. Et sous de grosses gouttes de pluie, sous les éclairs qui incendiaient le ciel noir, le cocher et la garde-malade avaient dû la porter dans le coupé, attendre en émoi qu'elle se ranimât...

Et aux lendemains de la séparation suprême, quand tout avait été fini, alors qu'elle cherchait en vain à comprendre l'insondable et terrible mystère de la Mort, dans de longs silences d'hébétude, qu'elle meurtrissait son front d'enfant contre ce mur de ténèbres, qu'elle ne pouvait croire que plus jamais elle ne reverrait, elle n'entendrait, elle n'embrasserait celle qui avait été comme son ange gardien, qu'elle continuait à l'appeler, à lui tendre les bras en se réveillant, qu'elle déchirait, affolée, révoltée, ses vêtements noirs, qu'elle se glissait, furtive, dans la chambre aux volets clos, où s'élargissait la place vide du lit, où quelques pétales de fleurs gisaient flétris sur la chaise longue et les fauteuils, et qu'elle baisait dévotement, qu'elle enfermait les derniers objets qu'avait touchés l'absente, le miroir qu'avaient

interrogé si souvent ses yeux inquiets et rejeté si vite ses mains découragées, le métier à dentelles avec le beau mouchoir de communiante resté inachevé, le verre de cristal dont les dents de la malade avaient, dans un spasme de souffrance, ébréché les bords, le peigne qui avait démêlé ses cheveux et où luisaient encore comme des fils de soie blanche, Andrée avait pris le Bois en horreur.

Elle lui en voulait de ne pas s'être endeuillé, de ne pas avoir souffert, d'épandre dans la lumière ses ondes vibrantes de feuillages, de chanter, de rire, de déborder de vie. Elle se fût réjouie qu'un cyclone le dévastât, l'étreignit, le changeât en une plaine

de ruines et de cendres, que ces arbres, d'une arrogante et majestueuse vigueur, fussent couchés pêle-mêle dans l'herbe.

Il l'effrayait comme un cimetière où se prolongent des échos plaintifs. Elle se refusait à y retourner avec une gouvernante, à voir une mercenaire indifférente bâiller et somnoler aux places que la marquise avait choisies, aimées et sanctifiées par sa présence habituelle, elle ne consentait même pas à y suivre son amie Jacqueline, quoique madame de Naucelles s'offrît à les accompagner. Et comme avec son accent roucouleur et câlin de créole, celle-ci le lui reprochait, s'était exclamée : « Ce n'est vraiment pas gentil pour tante Lotte, Andrée, je serais si contente d'être une maman pour toi autant que pour Line », la fillette, soudainement cabrée, tremblante de colère et de douleur, avait sangloté :

« Non, non, je ne veux pas, je n'aurais jamais d'autre maman que ma pauvre maman jolie... ma pauvre petite maman qui est morte, qui m'attend au ciel... »

Souvenirs des premières peines sérieuses, des premières larmes inconsolées, dont le temps adoucit l'amertume, cicatrices de coups anciens, qui ne sont plus que des taches bleuâtres, à peine

sensibles, affligeantes images qui alternaient avec de lumineuses et féeriques visions de joie.

Et c'étaient les batailles de fleurs où l'on se décoiffe, l'on éclate de rire, l'on se vise et l'on se manque, l'on pousse des cris aigus, de martinets dans un crépuscule d'août, les fêtes merveilleuses où, montée sur une chaise que tenait madame de Verfeil, Andrée, au milieu des ombrelles claires, des toilettes ensoleillées de printemps, des boas de plume, des volants de dentelles soulevés, gonflés comme par le balancement d'invisibles éventails, avait

l'apparence d'un frêle petit œillet sauvage qui danse et qui flotte à la crête des vagues, dans un golfe aux reflets de moire et de soie, les après-midi où l'on aurait cru que défilaient, entre les acacias, des reposoirs de procession, où, sous des berceaux de roses enguirlandées et enrubannées, apparaissaient des jeunes femmes dont les yeux étaient plus larges, plus cillés, les lèvres plus rouges, les cheveux plus dorés que ceux de ses poupées et même de tante Lotte, les mêlées embaumées d'où l'on revenait avec des parcelles de corolles dans la ceinture, dans les plis de la robe, dans la nuque, dans les bouclettes, dans le cou, dans les bottines, et imprégnée d'une odeur de miel, de poivre et de vanille, comme après des joueries et de longs sommeils dans un jardin.

C'étaient aussi les causeries câlines où sa mère ne se lassait pas de répondre aux questions obsesseuses qu'elle lui posait, impatiente de sortir des limbes, en arrêt immédiat devant tout ce qui la frappait et la déconcertait, où, comme une grande sœur complaisante, elle l'instruisait en l'amusant, l'initiait à la vie des choses, la formait au contact de la nature, sans jamais la fatiguer, sans jamais la rebuter, sans jamais la tromper.

* * *

« Je vous en conjure, mesdemoiselles, il arrive toujours des accidents sur l'eau...

— Soyez sans crainte, ma bonne Daisy, la cuvette n'est pas profonde et nous nageons, Line et moi, mieux que vos chers poissons rouges...

— Petites folles du diable !

— De gros mots de colère, vous aurez à vous en confesser.

— Si au moins, M. Gérard était avec vous dans ce bateau.

— Vous tombez à pic, n'est-ce pas, mon cœur chéri ?

— Cette pauvre Daisy n'en manquera jamais une...

— Vous dites, mademoiselle Andrée ?

— Qu'il fait un temps de rêve et que vous serez fort bien sous ces arbres pour lire quelques chapitres de roman.

— A bientôt, miss Poule, on s'écrira. »

Avec des rires fous qui narguaient la bouche pincée et le dépit de la vieille institutrice, Jacqueline de Naucelles avait sauté dans la yole que son amie retenait contre la rive.

Toute la lumière du matin irradiait leurs yeux limpides et leurs cheveux blonds. Le miroir d'argent et d'émeraude qu'était cette large nappe d'eau endormie, s'égayait autour d'elles d'un frisson léger de mousselines, d'une envolée de rubans.

Jeunesse dans le printemps. La taille svelte, la joie aux lèvres, les joues rosées, elles semblaient l'une et l'autre annoncer les beaux jours, appareiller impatientes, heureuses de vivre pour quelque fête.

Line prit la barre dans ses doigts gantés, et d'un vigoureux coup d'aviron, Andrée démarra la yole.

L'Anglaise se lamentait.

« Je vous jure, mademoiselle Andrée, que je me plaindrai sérieusement à M. le marquis... Vous n'avez plus aucune tenue... Les gens vont vous prendre pour des filles de magasin qui profitent du dimanche...

— Et avec ça, miss Poule ?...

— Rira bien qui rira la dernière, impertinente... »

La yole s'éloignait peu à peu des rives, glissait lentement sur le lac, droit devant elle comme un cygne attardé qui regagne son gite.

Jacqueline s'était tue, s'abandonnait toute au délice de cette promenade improvisée dans la fraîcheur vivifiante de l'eau, dans le silence mélodieux, tissé d'innombrables flûteries d'oiseaux et du bruit de soie que font les premières feuilles. Andrée dépensait violemment ses forces, ramait sans la moindre apparence de fatigue et de lassitude comme si elle avait eu des muscles de batelière.

« Où nous conduis-tu, petite chère, s'écria-t-elle enfin, la tête à demi retournée du côté de l'île.

— Je n'en sais rien, où tu voudras, à l'ombre... »

Elles longèrent une berge aux pentes douces qu'éclairaient des broderies rythmiques de fleurs, aux allées de mystère qui s'enfonçaient sous le treillis des branches. Et Andrée lâcha les avirons.

« On peut causer maintenant.

— Es-tu sûre que personne ne nous écoute ?...

— Tu m'amuses. »

Mademoiselle de Verfeil s'assit auprès de son amie. Et le bras à la taille, puériles, elles s'embrassèrent.

« Parle, mais parle donc, Line, tu ne vois pas que je suis sur des charbons ardents depuis une heure... J'aurais battu cette assommante pécore de Daisy...

— Elle ne s'attendait guère au tour que nous lui avons joué...

— Tu as confessé Gérard ?

— Puisque vous le désiriez, mademoiselle...

— Sans qu'il se doute...

— Sans qu'il se doute le moins du monde de ce que l'on complote contre son repos...

— Méchante...

— Voyons, c'est pour rire, mon cœur...

— Et tu crois...

— Que M. mon frère, et cela, depuis longtemps, depuis toujours, trouve qu'il ne saurait se mettre au doigt une plus jolie perle fine que mademoiselle Andrée de Verfeil, qu'une simple chiquenaude de la main que voici, qu'un simple sourire de la bouche que voilà le déciderait à faire le grand pas... »

Andrée l'interrompit, émue, troublée :

« Tu m'aimes tant, ma petite Line, qu'il te semble peut-être que les autres aussi ne peuvent que m'aimer...

— Soit, je me suis trompée.

— Ne te fâche pas. »

Elle reprit très bas en rougissant de sa hardiesse :

« Mais la femme que nous avons vue à son bras... qui lui plaisait... cette Italienne dont la photographie était sur sa cheminée et dont tu m'as dit le nom... »

Line haussa les épaules.

« La Spumante qui dansait et chantait la tarentelle à l'Olympia... Tu retardes, ma pauvre amie... Un feu de paille dont les cendres sont déjà balayées... Liquidation, départ... Et puis on n'a pas le droit de regarder par-dessus le mur du passé, chez son mari...

— Son mari... Tu arranges vite les choses...

— Puisque je te le répète, entêtée, que c'est couru, comme dit Gérard, qu'il n'a jamais aimé que toi, qu'il mettrait tout de suite ses gants pour aller faire sa demande s'il était sûr que le oui fatal partira de ton cœur...

— Line, ma petite sœurette chérie... si tu savais comme tu me rends heureuse... »

Des larmes de joie tremblaient aux pointes bouclées de ses longs cils sombres.

« Et ce ne seront certes, ni ton père, ni maman qui mettront des bâtons dans les roues... Depuis le temps qu'on ne se quitte plus, nous tous.

— Et que l'on s'entend si bien...

— Alors, ce soir, irrévocablement, *la Déclaration*, saynète intime à deux personnages ; l'amoureux : M. Gérard de Naucelles ; la jeune fille : Mademoiselle Andrée de Verfeil... Le souffleur, s'il le fallait, Mademoiselle Line...

— Tu ne seras jamais sérieuse...

— Je l'espère bien...

— Repartons ; Daisy doit nous croire perdues...

— Ou enlevées... »

Des ailes blanches, des ailes noires, des cous sinueux et

flexibles de cygnes, palpitaient, ondulaient contre les flancs de la yole, l'enveloppaient comme d'une éclosion de calices étranges.

* * *

« Ne me dis rien, Line, je ne sens plus mon cœur... j'aime mieux ne pas les regarder... »

Mademoiselle de Verfeil s'était tournée du côté des tribunes comme si quelque toilette nouvelle l'y eût intéressée plus que cette fin de course incertaine où le peloton semblait une longue banderole de soie multicolore, puis se resserrait, se tassait, devenait une grosse boule qu'un vigoureux coup de maillet aurait lancée vers le but.

Elle avait le vertige. Elle étreignait la balustrade de ses mains énervées.

Elle voyait devant ses yeux s'épaissir un rideau de brume piqueté de taches innombrables et informes.

Jacqueline murmura d'un ton de moquerie :

« C'est beau l'amour ! »

Cependant la clameur de milliers et de milliers de voix s'élevait, haletait, s'élargissait, houleuse, affolée, assourdissante, voix de miséreux, que tenaillent d'illusoires espérances, qui s'écrasent en tumulte aux barrières de la pelouse, voix de femmes qui se passionnent, qui croient éperonner leur favori, qui se détendent, voix de donneurs qui lancent de suprêmes offres de paris.

Andrée récitait mentalement de courtes oraisons, promettait des cierges et des fleurs à Notre Dame des Victoires, à Saint Antoine de Padoue et à Saint Expédit pour qui elle avait une dévotion particulière.

Et tout à coup cette foule hurla, applaudit le même nom, répéta éperdument, triomphalement, obsesseusement : « Andrée, Andrée, Andrée... »

Jacqueline secoua son amie, lui cria :

« Tu ne les entends donc pas, tu en as un succès !... Gérard s'est détaché comme une flèche... file le long de la corde... gagne de ce qu'il veut... dans un fauteuil... Andrée... oui, Andrée, toute seule... Tu peux risquer un œil et même deux, grande petite bête... ça y est ! »

Le marquis était redescendu en hâte de la terrasse où il avait suivi la course du départ à l'arrivée.

« Restez-vous là, ou allons-nous complimenter Gérard ? » demanda-t-il à Andrée.

Jacqueline répondit, tourmenteuse :

« Nous sommes si fatiguées, elle et moi... je reste, qu'en dis-tu ?

— Je t'attends lorsque tu seras fiancée... »

Mademoiselle de Verfeil prit le bras de son père et se frayant un passage dans la cohue trépidante qui guettait les résultats du Mutuel, suivant les planches, ils atteignirent le paddock.

M. de Naucelles avait endossé un manteau de drap mastic sur la casaque de gentleman-rider et le col relevé, les mains dans les poches d'où pointait sa cravache, donnait de dernières instructions à l'homme d'écurie qui s'apprêtait à reconduire la pouliche dans son box. Racée, élégante, les veines à fleur de peau sous la robe alezane aux luisances de soie, prête, s'il l'eût fallu, à disputer une seconde épreuve, elle se détachait en décor sur les arbres d'un vert comme ravivé.

« Mes félicitations, Gérard, s'exclama M. de Verfeil, et mes remerciements aussi... J'ai cru un instant que ces pauvres cent louis étaient dans le lac; cent à cinq, j'aurais fait un nez.

— C'est Andrée qui m'a porté bonheur... »

M. de Naucelles avait serré tendrement la main de mademoiselle de Verfeil et la retenait dans ses doigts. Et leurs yeux se parlèrent confiants, illuminés par le même songe.

« Je voudrais, Gérard, que ce soit vrai et pour aujourd'hui, et pour demain, et pour toujours.

— Ma chère fiancée, ma vie, vous aimerai-je assez pour ces douces paroles ? »

M. de Verfeil griffonnait des chiffres sur son carnet de paris, feignait de s'absorber dans ce travail.

« Attends-moi, une minute, Andrée, fit-il, je vais voir la cote et nous irons rejoindre madame de Naucelles et Line... »

Les fiancés s'approchaient de la pouliche et Andrée lui caressa légèrement l'encolure. « Bonjour, ma belle filleule, dit-elle, que de friandises on vous donnera quand vous serez à nous deux !

— Elle sera à vous seule, mon aimée. »

L'âme débordante de joie, il se l'imaginait déjà en amazone dans d'impétueuses chevauchées à travers la splendeur et la mélancolie des forêts d'automne, telle qu'une princesse d'aventure sur sa haquenée, la voyait emportée à une allure éperdue derrière les chiens, droite en selle, le torse cambré, éclair d'or qui brille et disparaît dans les landes de bruyères roses, dans les trouées profondes des ravines, dans les ténébreuses futaies et au bord des étangs qu'ensanglante quelque crépuscule tragique et où se débat le cerf aux abois, tandis qu'à pleine gorge les piqueurs sonnent l'hallali.

Elle reprit :

« J'ai eu bien peur, reprit-elle, Line vous le dira... J'avais rendu à tante Lotte sa lorgnette, je n'osais plus suivre la course... Si vous étiez tombé à la rivière ou au mur, je crois que je me serais trouvée mal... Jurez-moi que vous ne monterez plus jamais en steeple ?

— Plus jamais puisque c'est votre désir et votre volonté.

— Et puis à cause de ce nom que nous avions donné à la pouliche, je m'étais mis en tête, ma pauvre petite tête folle de superstitieuse, que s'il vous arrivait un accident, si vous étiez battu, notre amour et notre mariage en supporteraient le contre-coup... Ah ! j'aurais embrassé les gens qui ont crié à la fin : Andrée, Andrée, je n'ai eu une pareille émotion que la première fois où... »

Elle s'arrêta, confuse :

« La première fois où... achevez vite, n'ai-je pas un peu le droit de connaître maintenant vos plus secrètes pensées ?

— La première fois, balbutia-t-elle, où vous avez cessé de me tutoyer comme auparavant, vous en rappelez-vous, où vous avez eu pour moi je ne sais quels tendres égards, où j'ai compris, j'ai

espéré que vous m'aimiez autrement qu'en camarade et que peut-être, un jour, bientôt, je deviendrais votre fiancée, votre femme...

— Vous m'aimiez donc aussi, ma chère Andrée ?

— Je commence à le croire, monsieur. »

Le marquis les interrompit, goguenard :

« Je pense, Gérard, que tu ne te plaindras pas de ton futur beau-père... avez-vous suffisamment roucoulé ?

— Vous n'aviez pas besoin de tant vous presser.

— Parbleu ! D'ailleurs, vous reprendrez la causette ce soir, nous dînons tous ensemble à Armenonville, et si tu n'as pas autre chose à faire...

— Pouvez-vous me le demander ?

— Eh bien, à huit heures, n'arrive pas au dessert on ne t'ouvrirait pas ! »

M. de Verfeil entraîna Andrée vers les tribunes et à trois reprises celle-ci retourna la tête pour sourire de nouveau à Gérard qui s'était déganté et qui appuyait furtivement ses lèvres à la place où avait tremblé la chère petite main brûlante de sa fiancée, la douce main au vague et insaisissable arome de violette...

* * *

Andrée s'était presque meurtrie pour forcer cette vieille serrure que nul n'avait ouverte depuis tant d'années, et lorsque les lourds panneaux sculptés d'attributs symboliques grincèrent sur leurs gonds rouillés, elle eut un grand frisson d'angoisse, un mouvement de recul instinctif comme au seuil d'un caveau obscur.

Il lui semblait, ainsi que naguère à certaines places dans le Bois, qu'elle n'était pas seule dans la chambre, que l'âme errante de la morte était accourue à ce suprême rendez-vous de tendresse et de souvenir, tressaillait à chacun de ses gestes, à chaque battement de son cœur, la regardait avec des yeux moins tristes, moins navrés, heureuse de la sentir heureuse et aimée, se réjouissait d'un mariage où il entrait si peu d'inconnu.

« Pauvre maman jolie, songeait-elle, que vous auriez été contente de me voir dans ma belle robe blanche de mariée, que vous auriez embrassé Gérard, pour tout l'amour qui nous unit l'un à l'autre, et c'est la seule ombre qui plane sur mon bonheur, c'est le seul chagrin que j'aie, je le répétais hier encore à Gérard et à tante Lotte, de ne pas vous avoir près de moi, de ne pouvoir vous confier ce que j'éprouve, ce que je rêve... Mais je ne vous oublierai pas même dans la griserie et le trouble du grand jour, je dirai tout bas, avec tout mon cœur, quand Gérard me mettra au doigt l'alliance bénie : « Protégez-moi, protégez-nous dans le « ciel, ma chère maman bien aimée. »

L'armoire vaste, profonde, minutieusement ordonnée contenait ce qu'avait eu de plus précieux la marquise de Verfeil, ce qu'elle ne laissait toucher par personne. Des bijoux dans leurs écrins, des pièces de soie et de velours, les restes d'un trousseau qu'eût envié une infante.

Andrée mettait de côté, posait sur les chaises et sur les fauteuils les choses qui lui plaisaient, s'émerveillait comme si elle eût découvert un trésor, déployait la soie, l'essayait en robe et en sortie de bal, se parait des diamants et des perles, allait et venait de glace en glace.

Elle renversa un carton où était enfermés des guirlandes de pavots noirs et un costume vaporeux de nuit d'été en gaze bleuâtre de phosphorentes paillettes de jais.

Madame de Verfeil y avait caché quelques lettres à demi brûlées et déchirées. Elles s'éparpillèrent sur le tapis.

Au moment de les ramasser et de les lire, Andrée hésita, mais la curiosité de savoir pourquoi cette façon de dossier avait été fermé et celé avec un tel soin, la pensée qu'il lui apprendrait peut-être un chapitre ignoré de la vie douloureuse que voilait tant de brume, l'emporta sur ses scrupules.

Et elle s'émut aussitôt en reconnaissant l'écriture de tante Lotte, déchiffra ces phrases sur l'un des morceaux de papier :

« ...gures à tort qu'elle n'est pas jalouse ou qu'elle en a pris son parti. Je la vois venir. Je suis certaine que ses soupçons augmentent de jour en jour. Et cela me fait mal et m'épouvante de sentir de la souffrance à côté de notre amour. Rassure-la, sois tendre avec elle, puisqu'il le faut et quoi qu'il t'en coûte. Je t'adore. N'arrive pas trop tard demain. Je vais me faire belle chez Carlier, pour vous qui ne le méritez guère, à... »

Stupéfiée, elle prit au hasard un second morceau, le début d'un petit bleu :

«... Mais si, grand fou, j'ai autant de peine que toi à jouer cette comédie perpétuelle, je donnerais tout au monde pour que nous soyons libres, complètement libres, je ne suis pas l'insoucieuse qui accepte la vie comme elle vient, la philosophe égoïste que tu me reproches d'être, si injustement. Contentons-nous, va, du bonheur que nous avons et dont tant d'autres s'accommoderaient, attendons, mon ami méchant et adoré... »

Elle s'enfiévrait et déplia un troisième fragment de billet :

« ... t'écrire tout de suite le beau rêve que j'ai fait cette nuit ; nous ne dépendions plus de personne, nous étions si heureux, si tranquilles que j'en étais quelquefois presque effrayée et près de notre vieil amour, naissait, grandissait l'amour pur, charmant et jeune de ta délicieuse petite Andrée et de mon cher Gérard... »

Elle étendit les mains comme pour parer un coup de couteau, hoqueta d'une voix éteinte d'assassinée : « Oh ! maman, ma pauvre maman » et s'abattit lourdement sur le dos...

Saint-Jean-de-Luz, août 1899.

RENÉ MAIZEROY.

La Cantilène s'Eulalie

Buona pulcella fut Eulalia
Bel auret corps, bellezour anima.
Voldrent la veintre li Deo inimi.
Voldrent la faire diaule seruir.

Au pied de la colline gazonnée où broutaient ses agneaux, Eulalia rêvait en regardant d'opulents nuages se fondre dans l'azur. Vêtue d'une longue robe blanche, les bras nus, les cheveux enserrés dans un tulle grossier, elle ressemblait aux frêles madones qui sont peintes sur les murailles des basiliques et restent à jamais immobiles dans leur nimbe glorieux. Son regard rayonnait d'une mystique extase ; sa chair pâle et transparente s'illuminait sans doute de la pureté de son âme, car tout son être paraissait flotter dans une impalpable auréole...

Autour d'elle le paysage développait ses lignes rythmées et amples. La prairie d'or s'étendait à l'infini, accidentée de tertres moelleux, et coupée régulièrement de hauts peupliers ; elle prenait dans le lointain des teintes diaphanes et semblait s'évaporer graduellement à l'horizon. A plusieurs portées d'arc, la silhouette bleuâtre d'un couvent, flanqué d'une grosse tour, se précisait comme un mirage dans l'aérienne vibration. Derrière Eulalia se déroulait une chaîne de petites montagnes. Un mince filet d'eau argentée en descendait. La rivière prenait d'abord un cours presque droit et disparaissait ensuite subitement derrière un bouquet d'arbustes ; à l'extrême limite du terrain, éclairée par le soleil, elle dessinait encore un trait de feu, sous les murailles du monastère...

Eulalia, au milieu de cette solitude sereine, songeait à tous les pièges que le Démon lui avait tendus pour qu'elle devînt sa servante ; ses amis même avaient essayé de vaincre son âme et de flétrir sa virginale beauté. Son maître, qui vivait pourtant dans l'observance rigoureuse des jeûnes et qui ne manquait point les offices du cloître, tentait journellement de la séduire en lui assurant qu'elle disposerait de sa vie et de ses biens comme elle l'entendrait. De mauvais conseillers étaient venus lui offrir de la part d'un prince, des joyaux, de l'or, de l'argent, de merveilleuses étoffes emperlées telles qu'en portent les madones dans les solennelles processions de la Fête-Dieu... Les messagers avaient supplié, menacé, sachant le sort qui les attendait s'ils ne ramenaient point la pucelle à leur suzerain ; — mais ils

L. Chalon

n'avaient pu forcer Eulalia à renier son amour pour le Dieu des chrétiens ni à livrer son corps aux impurs désirs.

Ce matin, avant de conduire ses brebis à l'endroit où croissent les herbes odorantes, la vierge était entrée dans la chapelle du hameau. Par une ardente prière elle avait obtenu du Seigneur de nouvelles forces pour lutter contre le mauvais esprit ; il lui avait semblé que le Christ placé sur l'autel s'était animé et elle avait lu, dans le douloureux regard fixé sur elle, l'exhortation aux suprêmes résistances. Sans doute le divin Sauveur voulait recevoir toute blanche dans son royaume de clarté, cette âme d'enfant qui ne palpitait que pour lui... Eulalia était retournée aux collines blondes; elle y était restée toute la journée, redoutant de rentrer au logis de servitude où le Démon la guettait sans cesse. Observant un dernier nuage qui se gonflait à l'horizon comme la voile d'une barque mystique, le corps bercé par un religieux ravissement, la vierge avait perdu conscience du jour qui fuit et ne sentait point courir sur le sol les brises fraîches du crépuscule.

Une large bande de pourpre cernait la terre, trouée par instants de rayons étincelants comme des épées d'archanges. Au loin les toitures du couvent reflétaient de longs éclairs de feu. Et comme Eulalia voyait monter au zénith de furtives ombres, elle entendit des chevaux hennir à quelques pas d'elle, et de rudes voix d'hommes s'interpeller dans une langue barbare. Pourtant nulle troupe de cavaliers ne franchissait jamais les collines à cet endroit et les soldats des leudes impériaux évitaient de traverser cette plaine peu sûre. — Tremblante, l'enfant auréolée se leva pour fuir. Mais — sans qu'elle pût se rendre compte du chemin qu'ils avaient suivi — dix chevaliers dont les hauberts aveuglaient comme des soleils, l'entourèrent, maintenant d'un arrêt brusque leurs montures indociles. Etait-ce quelque sainte milice que Dieu envoyait à sa fille en la personne de ces guerriers éclatants? Etait-ce des ministres de la justice supérieure, que ces paladins mythiques qui paraissaient issus des nuées en flamme? Venaient- ils enfin chercher Eulalia pour la mener au séjour divin entrevu dans des rêves trop courts ?

L'un d'eux leva le heaume. Il avait le visage très beau, mais bruni comme la pierre des cathédrales ; une barbe longue et soyeuse lui couvrait le bas du visage. Ses yeux profonds luisaient d'une ardeur de convoitise. Eulalia voyait à présent sa tunique à mailles d'argent, son manteau blanc, son énorme bouclier et jusqu'à sa lance qu'ornait un gonfanon blasonné, se teindre de reflets rouges qui se déplaçaient sans cesse. Ses prunelles aussi étaient devenues d'un rouge ardent ; telles les prunelles d'un fauve à l'ombre.

Et la pauvre enfant comprit que le Démon lui envoyait un nouveau tentateur.

« Je suis Maximiien, en ce jour roi des races païennes, dit le chevalier d'une voix grave qu'il essayait d'adoucir. Veux-tu me suivre et devenir la reine de mes sujets? Je te demande de fuir le nom chrétien, d'oublier ton Dieu et d'adopter mon culte. Tu revêtiras le pelisson garni de fourrures royales; les femmes du palais tresseront tes longs cheveux en y mêlant des orfrois. J'agraferai moi-même sur tes épaules la chlamyde brodée et mettrai sur ton front la couronne aux trois trèfles emblématiques. »

Mais Eulalia baissait la tête. Son corps frêle frissonnait sous l'étoffe blanche.

« Je savais que tu me résisterais, reprit le roi. Mais sache, Eulalia, que je t'aime depuis longtemps; les louanges qu'on m'apporta de ta beauté ont fait naître en mon âme l'obsédant désir de te connaître et de te posséder. Je veux apprendre le mystérieux inconnu que tu incarnes. Lorsque je songeais à toi, j'éprouvais à l'avance la volupté de ravir au paradis de ton Dieu la fleur lumineuse et suave d'où vient aux chrétiens toute douceur et toute bonté... Suis-moi, Eulalia, et répands sur mon peuple le charme de ton regard qui efface toute peine, l'émotion infinie de ta voix qui guérit toute souffrance. Viens... délaisse ceux qui t'entourent puisqu'ils ne songent qu'à te souiller. Sois ma femme ; j'humilierai devant toi ma grandeur; tous mes vassaux se prosterneront devant ta divine puissance. »

Et la parole du roi se faisait pressante et tendre, et de chaudes caresses tremblaient dans cette voix accoutumée aux cris brutaux des tueries guerrières.

Eulalia leva le front; elle avait cessé de craindre. Regardant fixement Maximiien elle dit en serrant les dents :

« Plutôt les fers, plutôt la mort que d'être à toi ! »

Alors deux cavaliers la saisirent et la déposèrent sur le palefroi royal. Eulalia ferma les yeux. Des gantelets de fer lui étreignirent les poignets et elle s'évanouit.

La petite troupe partit au grand galop. Les chevaux touchaient à peine le sol de leurs sabots légers et la prairie fuyait sous eux comme un nuage emporté par la tempête. En longeant les murs du couvent, les cavaliers ricanèrent sous leurs heaumes : un tintement lointain répondit à leur rire sacrilège. C'était les clochettes des brebis d'Eulalia qui, avec l'aide divine, résonnaient à l'âme de la vierge comme un chant de suprême espoir.

Puis, rapidement, le cortège disparut dans les clartés incendiaires du soleil couchant.

* * *

Ne por or ned argent ne paramenz
Por manatce regiel ne preiement
Ni ule cose non la pouret omqi pleier
La polle sempre non amast lo Deo menestier.

Depuis plusieurs mois Eulalia était prisonnière dans le palais de Maximiien. Elle avait dû revêtir de force le manteau d'apparat et la gipe d'étoffe gaufrée que retient une ceinture métallique. La vierge parcourait la demeure du souverain sans qu'aucun sourire éclairât jamais son visage, sans qu'elle prêtât même attention au chant doux des oiseaux qui habitaient le parc royal, au cœur des hautes frondaisons... Deux suivantes l'accompagnaient partout ; mais Eulalia, vivant désormais dans l'unique contemplation du Seigneur, ne s'apercevait

H. Chalon.

point de leur présence. Rien ne troublait plus son âme, ni les richesses du roi, ni les splendeurs de la nature. Pourtant elle préférait rêver sous les allées de cyprès, dans l'invincible envahissement des langueurs prostrées, plutôt que de subir les soins et les questions des servantes païennes à l'intérieur du palais.

Le jardin était immense ; il touchait d'une part au fleuve qu'on appelle le Viadrus et qui contournait le domaine privé de Maximiien sur la moitié de son étendue. Le palais, élevé sur une éminence, apparaissait de loin au-dessus des massifs de verdure ; les ailes, placées sur le même alignement que le principal corps de logis, semblaient, en se déployant, embrasser toute la colline. Une magnifique terrasse plantée couronnait les portiques blancs de l'édifice, en sorte que les arbres de cet Éden suspendu élevaient leurs cimes jusqu'au ciel.

Un jour qu'accoudée sur la balustrade du solarium, Eulalia essayait de percer l'horizon bleuâtre pour y retrouver les mirages familiers de l'enfance, Maximiien vint la rejoindre. Sa poitrine vigoureuse était serrée dans une tunique de soie blanche, très simple et garnie seulement d'un parement d'or. Son visage brun, au contraste de cette simple étoffe, s'accentuait en mâle beauté. Il ne songeait point à contempler les parterres, les arbustes, les gazons, les coteaux et les vallons qui formaient un cadre harmonieux à sa demeure. — De ses regards avides il dévorait la vierge. Il s'inclinait vers Eulalia comme pour faire passer dans son sein la flamme qui le consumait. Que n'aurait-il donné pour retrouver son visage dans les yeux purs de l'insensible enfant ! Mais elle détournait la tête, indifférente à l'approche du guerrier. Il détacha, d'un vase de marbre, une rose ravissante, en écarta les pétales d'un souffle léger et murmura ces mots voluptueux et tristes à la fois :

« Je l'ai prise parce qu'elle me cachait les trésors de son âme... Et voici que je dépouille sans pitié sa beauté

tremblante... Que n'est-elle heureuse de montrer à mes yeux ses attraits délicats et gracieux... Voici que déjà elle languit et se meurt... Oh ! pourquoi la rose de vie se fane-t-elle si tôt, et pourquoi la rose d'amour ne vit-elle qu'un matin ?... »

Et voyant que la vierge paraissait ne point l'entendre, il jeta brusquement la fleur et poursuivit d'une voix plus forte :

« Eulalia, je n'ai point jusqu'à ce jour troublé tes obstinées rêveries. Je souhaitais que ton courroux s'apaisât à voir mon amour souffrir, sans cri, d'un cruel éloignement ; j'espérais que la pitié serait venue en ton âme de ma longue et silencieuse angoisse. Pourtant ton cœur est fermé à la douceur des abandons d'amour. J'aurai du moins ton corps, ne pouvant avoir ton âme... Mais laisse-moi te supplier encore... Un mot seulement, une promesse, un regard, et j'attendrai que mon désespoir t'ait touchée, et j'oublierai mes tristesses, et j'étoufferai mes désirs pour ne songer qu'aux délices futures de ta beauté... »

Mais Eulalia ne se relevait point ; son regard se perdait par delà les espaces boisés, par delà le fleuve, dans le lointain bleu où s'épanouissait l'humble paysage de l'enfance.

La physionomie de Maximiien avait pris un aspect cruel. Ses mâchoires brusquement s'accentuaient et toute sa face s'immobilisait en une effrayante dureté ; on eût dit le masque de bronze de Lucifer méditant l'usurpation divine. Le roi fit un geste aux deux suivantes qui se rapprochèrent :

« Vous conduirez Eulalia dans le palais, dit-il. Elle va périr d'une mort affreuse. »

Il regarda l'enfant qui s'était retournée. Mais il ne surprit aucune frayeur dans ses yeux clairs. Elle passa droit devant lui, déjà reprise par son rêve de céleste bonheur.

La vierge fut menée dans une vaste salle où le roi et les princes seuls pénétraient, après les lustrations matinales. C'était un tepidarium, de proportions gigantesques. Le plafond, en forme de voûte d'arête, se revêtait de stuc sculpté. Les parois verticales étaient couvertes de fresques représentant des dragons et d'autres animaux fabuleux ; d'immenses plaques de marbre recouvraient les parois inférieures des murs. Au fond des niches, où se dressaient des statues, brillaient d'étincelantes mosaïques. Toutes les retombées de la voûte reposaient sur des Atlantes colossaux, portant des ornements de métal précieux : boucliers, armes damasquinées, dépouilles guerrières. De hauts socles, surmontés de bustes, des cippes, des brûle-parfums, des sièges longs et bas étaient disposés symétriquement, suivant les dessins d'un dallage de porphyre. Des flots de lumière pénétraient par les baies cintrées, garnies de châssis de bronze, qui s'ouvraient sur les quatre côtés de la salle...

Eulalia fut tout d'abord éblouie par ce luxe qu'elle n'avait pu soupçonner jusqu'alors.

Pendant de longues heures elle resta seule, n'osant point examiner les richesses accumulées autour d'elle. Les images des faux dieux s'étalaient sur les murailles, et la vierge ne voulait contempler que la face idéale du Seigneur gravée en son âme. Une extase l'envahissait de nouveau ; elle crut voir s'évanouir les hommes de bronze et de marbre qui se dressaient dans les niches dorées et sur les trépieds d'argent ; les murailles paraissaient flotter dans une poussière liquide ; un nuage azuré lui cachait maintenant les décorations fastueuses. Brusquement un rayon de soleil couchant traversa les fenêtres rondes et incendia la buée toujours grandissante. Des flocons d'or et de pourpre voltigeaient autour d'Eulalia. Un grand prodige s'accomplissait sans doute et la vierge s'attendait à chaque moment à voir surgir de ces surnaturelles clartés le Maître auguste dont elle rêvait la venue.

Or ce miracle de feu était l'œuvre démoniaque de Maximiien ; pour faire périr l'enfant qui lui résistait, il avait donné l'ordre de remplir graduellement le tepidarium de fumée brûlante... Préservée par des volontés supérieures, Eulalia n'avait point senti les morsures ardentes des vapeurs. Elle croyait à quelque éclatante manifestation divine, et quand elle vit s'éteindre le nuage enflammé, elle songea tristement que l'heure n'était point venue de paraître devant le Seigneur.

La salle avait repris sa physionomie accoutumée. Un rayon rouge continuait pourtant de faire briller d'étrange façon le marbre et les métaux polis des statues. C'était cette même couleur sanglante qui teignait l'armure de Maximiien lorsque le roi était apparu pour la première fois à la vierge...

Et comme ces taches à leur tour s'effaçaient lentement, la lourde porte d'airain, qui s'était refermée sur Eulalia, se rouvrit avec bruit. Maximiien se précipita dans la salle et chercha des yeux le corps de sa victime. Quand il vit la jeune fille vivante le regarder de ses yeux clairs où ne se lisait ni un reproche, ni un défi, il eut un effroi soudain. Mais la fureur domina bientôt tous les sentiments qui bouleversaient son âme.

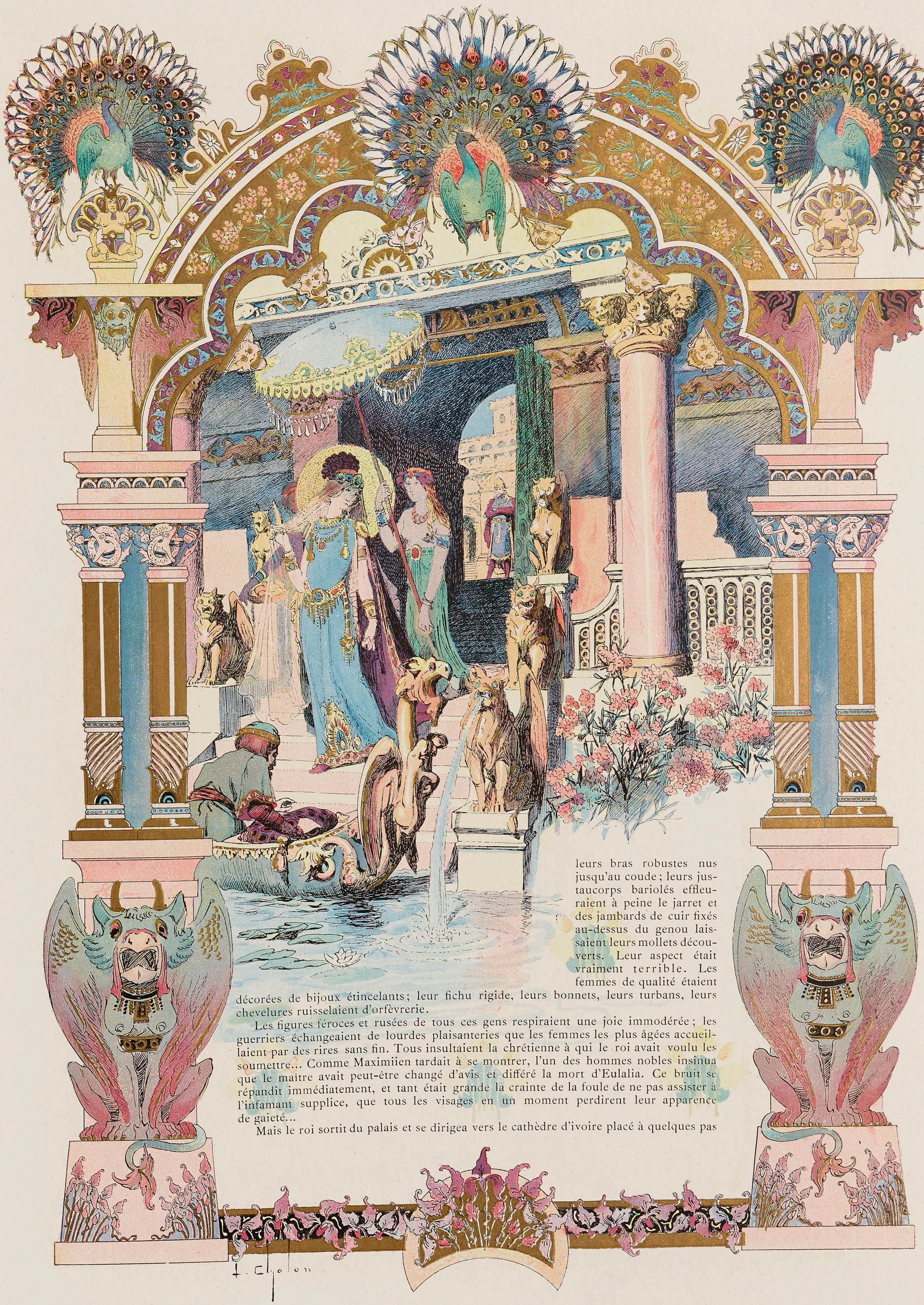
« Je vous livre cette femme, dit-il aux soldats qui se tenaient à l'entrée du tepidarium. Elle mourra sur le bûcher. Qu'on la jette en attendant dans les plus sombres cryptes du palais. Demain, quand le soleil aura parcouru la moitié de sa course, elle sera conduite au supplice. »

Et deux hommes de haute taille, à la face sanguine, aux cheveux d'un rouge ardent qui tombaient en boucles incultes sur leurs épaules, prirent Eulalia par la main et la conduisirent hors de la salle splendide.

* * *

Aezo no s voldret concreidre li rex pagiens
Euz en l fou la guetterent com arde tost.
Elle colpes non auret, por o no s coist.
Ad une spede li roveret solir le chief.

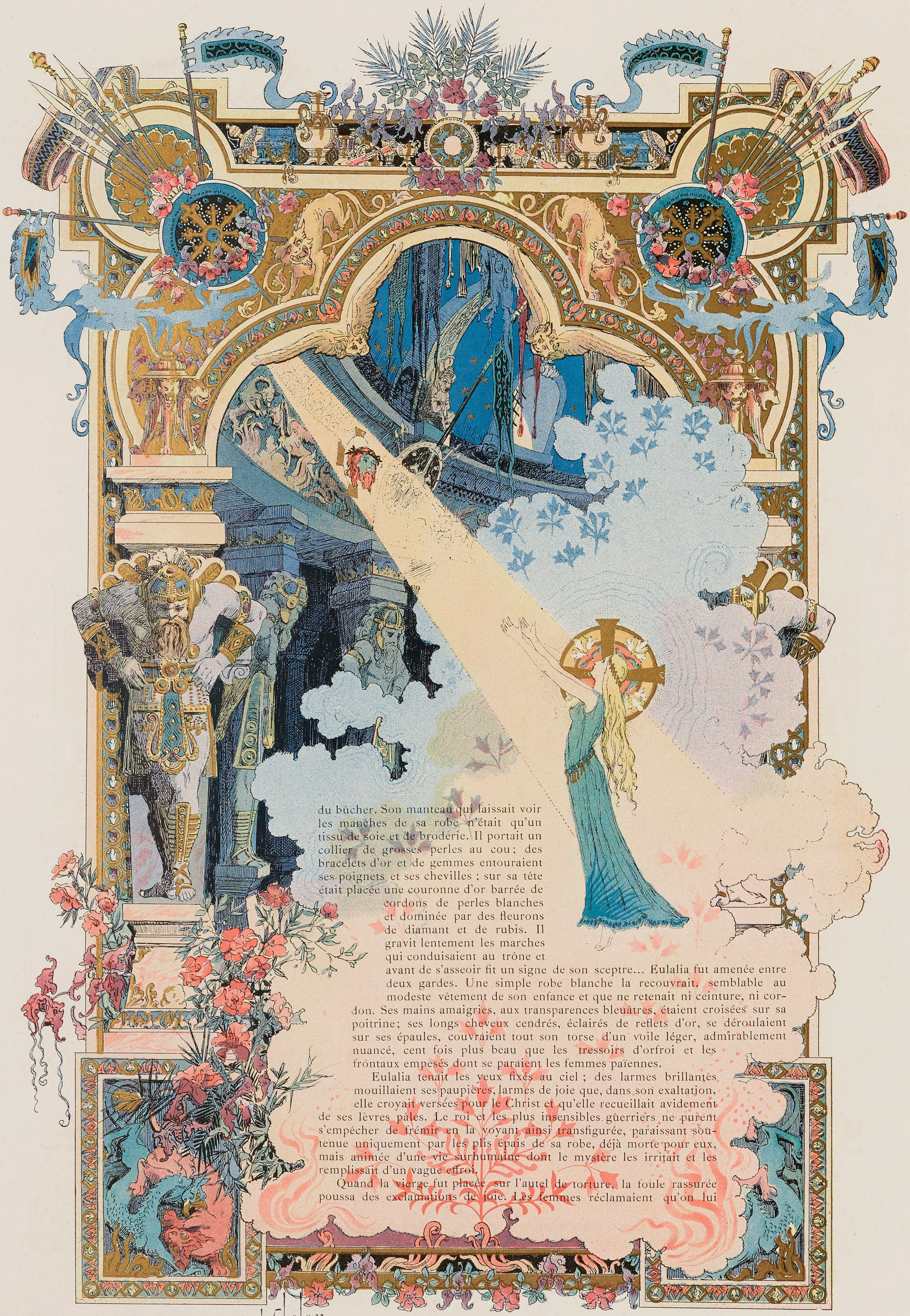
Une foule nombreuse de guerriers et de femmes se pressait devant le palais, à l'endroit où l'enfant chrétienne allait être brûlée. Les hommes avaient



leurs bras robustes nus jusqu'au coude ; leurs justaucorps bariolés effleuraient à peine le jarret et des jambards de cuir fixés au-dessus du genou laissaient leurs mollets découverts. Leur aspect était vraiment terrible. Les femmes de qualité étaient décorées de bijoux étincelants ; leur fichu rigide, leurs bonnets, leurs turbans, leurs chevelures ruisselaient d'orfèvrerie.

Les figures féroces et rusées de tous ces gens respiraient une joie immodérée ; les guerriers échangeaient de lourdes plaisanteries que les femmes les plus âgées accueillaient par des rires sans fin. Tous insultaient la chrétienne à qui le roi avait voulu les soumettre... Comme Maximiien tardait à se montrer, l'un des hommes nobles insinua que le maitre avait peut-être changé d'avis et différé la mort d'Eulalia. Ce bruit se répandit immédiatement, et tant était grande la crainte de la foule de ne pas assister à l'infamant supplice, que tous les visages en un moment perdirent leur apparence de gaieté...

Mais le roi sortit du palais et se dirigea vers le cathèdre d'ivoire placé à quelques pas



du bûcher. Son manteau qui laissait voir les manches de sa robe n'était qu'un tissu de soie et de broderie. Il portait un collier de grosses perles au cou; des bracelets d'or et de gemmes entouraient ses poignets et ses chevilles ; sur sa tête était placée une couronne d'or barrée de cordons de perles blanches et dominée par des fleurons de diamant et de rubis. Il gravit lentement les marches qui conduisaient au trône et avant de s'asseoir fit un signe de son sceptre... Eulalia fut amenée entre deux gardes. Une simple robe blanche la recouvrait, semblable au modeste vêtement de son enfance et que ne retenait ni ceinture, ni cordon. Ses mains amaigries, aux transparences bleuâtres, étaient croisées sur sa poitrine; ses longs cheveux cendrés, éclairés de reflets d'or, se déroulaient sur ses épaules, couvraient tout son torse d'un voile léger, admirablement nuancé, cent fois plus beau que les tressoirs d'orfroi et les frontaux empesés dont se paraient les femmes païennes.

Eulalia tenait les yeux fixés au ciel ; des larmes brillantes mouillaient ses paupières, larmes de joie que, dans son exaltation, elle croyait versées pour le Christ et qu'elle recueillait avidement de ses lèvres pâles. Le roi et les plus insensibles guerriers ne purent s'empêcher de frémir en la voyant ainsi transfigurée, paraissant soutenue uniquement par les plis épais de sa robe, déjà morte pour eux, mais animée d'une vie surhumaine dont le mystère les irritait et les remplissait d'un vague effroi.

Quand la vierge fut placée sur l'autel de torture, la foule rassurée poussa des exclamations de joie. Les femmes réclamaient qu'on lui

coupât d'abord les cheveux ; quelques hommes disaient dans un langage ignoble qu'il fallait la dévêtir et la flageller tout d'abord... Mais les bourreaux n'écoutèrent point les horribles propos et allumèrent rapidement le bûcher. La flamme au bout de quelques instants se dressa comme un panache féerique, aussi haut que les arbres qui ombrageaient le jardin suspendu du palais. Tous les assistants étaient stupéfaits car jamais ils n'avaient vu une lueur aussi effrayante. Brusquement le tourbillon de feu se détacha du sol, monta comme un éclair dans la nue et se confondit dans l'or du soleil. Et l'on vit Eulalia vivante, toute droite, les mains attachées à la poutre verticale qui était restée intacte.

Un cri de fureur, d'effarement, de haine sortit de mille bouches comme un grondement de tonnerre. Les poings se levaient au-dessus des têtes, l'éclat des glaives nus étoilait les masses confuses des assistants. Les cavaliers même en menaçant les premiers rangs de leurs lances terribles ne maintenaient plus qu'à grand'peine cette houle agitée de cent mouvements divers.

Le roi avait bondi jusqu'au pied du bûcher.

« Elle mourra, je le jure ! je le jure ! criait-il à la foule. Elle mourra mais peut-être lui ferai-je abjurer d'abord sa foi honteuse. »

Puis il parla à la vierge, à mots entrecoupés et d'une voix si basse que personne, sinon Eulalia, ne pouvait surprendre ce qu'il disait :

L.C halon

« Eulalia tu périras par le glaive, puisque
le bûcher ne veut pas de toi... Mais tu ne
mourras point si tel est mon désir... Sauve-toi,
sois ma femme, renonce au Seigneur chrétien...
Je braverai cette horde qui réclame ta mort...
Ils seront à tes pieds... Un mot et je brise tes
liens... Accepte... »

Mais la vierge répondit fièrement :

« Je veux laisser le siècle si Christ l'or-
donne.

« Tu veux mourir ?

« Oui.

« Ton âme ignore donc l'amour ? »

Eulalia se taisait mais regardait l'horizon
avec un ravissement intraduisible.

« Meurs enfin », s'écria Maximiien.

Et de sa propre épée il trancha la tête de
l'enfant.

. . . . . .

En figure de colombe Eulalia vola au ciel, rap-
porte le vieux conteur. Pendant un moment
Dieu le Père apparut aux confins du monde
entouré de beaux anges qui chantaient un cantique d'amour. L'âme de la vierge entra directement au royaume des élus. Prions tous afin qu'elle daigne intercéder pour nous, afin que Christ, par sa clémence, ait pitié de nous après la mort et nous laisse venir à lui.

Tuit oram que por nos degnet preier
Qued accuisset de nos Christus mercit
Post la mort, et à lui nos laist venir
Per sonne clementia.

H. FIÉRENS-GEVAERT.

t. Clalon

Il est une histoire plus ancienne que l'art d'écrire, aussi ancienne que la parole : c'est la tradition.

Chaque peuple a sa tradition ; l'Alsace aussi a la sienne, et ce n'est ni la moins poétique ni la moins imposante. Selon ces vieux récits répétés d'âge en âge sur les deux rives du Rhin, tout cet immense et magnifique bassin si majestueusement encadré dans une enceinte de granit par les Alpes, le Jura, les Vosges, les monts de la Forêt-Noire, jusqu'au-dessous de Bingen, n'aurait été, dans le principe, qu'une mer intérieure. L'imagination de nos pères ne s'est pas arrêtée là : elle s'est plu à peupler les sommets de ces montagnes, transformées en côtes et en îles, d'une race d'hommes privilégiés, fils des dieux sans doute, hardis navigateurs se disputant, sous le plus beau ciel de l'univers, l'empire de cette autre Méditerranée.

Interrogez les montagnards voisins du Tænnikel, près de Ribeauvillé ; ceux de Barr ou du pays de Dabo ; les habitants de Gueberschwihr, de Pfaffenheim, de Schauenberg ainsi que ceux du Brisgau, de la rive droite du Rhin, ils n'hésiteront pas à vous raconter, avec toute la naïveté et le sérieux de la bonne foi, qu'il existe encore, à tel rocher, de grands anneaux de fer auxquels les navigateurs du vieux monde attachaient les câbles de leurs navires, et indiqueront d'une main assurée tel enfoncement des Vosges qui leur servait de port, tel plateau élevé où ils avaient l'entrepôt de leurs marchandises ou de leurs armes. Ils vous raconteront par quel prodige cet état de choses a cessé ; ils vous diront qu'un de ces hommes primitifs, à la taille gigantesque, à force surhumaine, vaincu cependant et fait prisonnier, aurait offert, pour racheter sa liberté et sa vie, de délivrer la vallée de l'eau qui la couvrait et de la convertir en l'un des plus beaux pays du monde. Il aurait tenu parole : se plaçant à l'extrémité septentrionale du lac, au milieu des énormes rochers qui le fermaient de ce côté, premier certes des Hercules, il aurait, par la force de ses bras, fait céder deux montagnes et, à travers leurs entrailles béantes, ouvert un large passage à cette mer. Les eaux se précipitant par cette issue, se seraient peu à peu retirées de la plaine, et enfin le Rhin, ignoré sous cette masse liquide, aurait apparu à la lumière. Ainsi serait sortie des flots, comme la déesse de la Beauté, la superbe Alsace et ces contrées non moins enchanteresses qui s'appellent aujourd'hui le pays de Bade et le Palatinat.

Et, comme dernier écho imagé de cette période, reste dans la mémoire populaire la *Légende du Tænnikel*, d'après laquelle, depuis cette époque, la nuit de chaque siècle révolu, le vieillard le plus sage, le plus pur, est transporté au milieu de cette nature et de cette mer enchantées, entouré de cygnes en extase, et voit à travers la claire profondeur des eaux la belle Alsace avec ses villes, ses villages, ses cathédrales, ses églises et ses vieux châteaux, s'épanouir dans les doux rayons de la lune, puis cette mer disparaissant petit à petit, laisse paraître à son milieu le Rhin majestueux, sur lequel glisse lentement la nacelle légendaire pour s'évanouir discrètement aux premières lueurs de l'aurore...

Or ici, une science exacte, positive, la géologie, semble venir en aide à la tradition, constatant par preuves indubitables cette épreuve neptunienne de l'Alsace ; ce qui ne permet plus de douter que, non pas un simple lac, mais la mer même en a couvert le sol. Des bancs entiers de détritus et de coquillages marins y ont été découverts. La plupart des montagnes et collines calcaires, situées au-devant des Vosges, sont remplies de corps pétrifiés de tout genre, souvent rangés à plat, par couches ou par familles, ce qui annonce bien naturellement que ces corps ont vécu dans les endroits mêmes où on les rencontre. D'après cela on peut les regarder comme des monuments indestructibles, qui attestent la vie humaine et la présence passée des eaux de la mer dans ces mêmes lieux.

Mais ces habitants ont été suivis bien longtemps après et pendant bien des siècles par des immigrations successives d'autres peuples, ensemble de même origine. Le passage entre autres des Perses, des Mèdes, des Égyptiens, y est énergiquement prouvé par certains vestiges de modes de constructions de ponts, d'arches, d'aqueducs souterrains, à l'absence de voûtes, aux pierres énormes, aux quartiers de rochers employés dans ces immenses travaux. Plusieurs images de divinités y ont été découvertes, entre autres la divinité des Perses et des Mèdes : Mithra, le dieu de la lune phrygien ; les statues égyptiennes d'Isis, d'Osiris, d'Orus, d'Élurus, d'Anubis, de Jupiter-Ammon, etc. C'est de cette époque que part la période celtique et la partie véritablement historique de l'Alsace.

P. KAUFFMANN.

LA NUIT DU 31 DÉCEMBRE 1899, SELON LA LÉGENDE DU TÆNNIKEL

LE MAUVAIS RÊVE

Pantomime Japonaise en 4 tableaux

de FX EGAMEY

PERSONNAGES

SABOURO,
Poète, peintre d'éventails.

LE DAIMIO,
Jeune seigneur pathétique et roublard.

ORITZOU,
Épouse de Sabouro.

TOLA,
Courtisane au cœur sensible.

Serviteurs et servantes.

PREMIER TABLEAU

I

I. — *Le jour est levé. Bruissements d'ailes. Bourdonnements d'insectes. La crécelle des cigales se mêle au roucoulement joyeux des oiseaux.*

Le tambour sacré accompagnant la prière des Bonzes du temple voisin fait entendre son roulement sourd au loin.

Oritzou sort de la maison.

Visite aux fleurs.

Toilette du jardin. Soins domestiques.

II

II. — *Sabouro paraît sur le seuil, le front chargé d'ennui.*

Il bâille et s'étire, et prend en pitié Oritzou prêtant l'oreille au bruit charmant de la nature qui s'éveille.

Il croit qu'il n'aime plus.

Il fait noir en son cœur.

La lumière du jour l'offusque.

L'art et la poésie n'ont plus de charme quand l'amour s'est envolé.

III

III. — *Machinalement il s'est remis au travail et, d'un pinceau distrait, il reproduit sur un éventail, les fleurs qu'Oritzou veut lui faire admirer.*

Elle s'est assise près de lui et chante sur le samisen, une chanson paisible d'autrefois.

IV

IV. — *Vains efforts.*

L'esprit de Sabouro, envahi par de mornes pensées, s'égare en l'inaccessible contrée des désirs chimériques.

La chanson d'Oritzou n'arrive pas jusqu'à lui.

Son pinceau s'échappe de ses mains qui froissent nerveusement les fleurs délicates d'Oritzou.

V

V. — *Gagnée par la mélancolie de son époux, que rien ne peut distraire, Oritzou s'abandonne à son tour et, désolée, tressaille au contact léger des pétales, que lentement il fait pleuvoir sur ses genoux.*

VI. — *Sabouro, dégoûté de tout, n'attendant plus aucune consolation des réalités qui l'entourent, appelle l'oubli. Il met la main sur une fiole de vin de saké, et repousse Oritzou qui veut écarter de ses lèvres le funeste breuvage.*

VII. — *Mais Sabouro que l'obstacle exaspère, nerveusement brise la fiole, après l'avoir vidée jusqu'au fond; puis les fumées de l'alcool ayant amené une réaction dans son cerveau, il s'attendrit, et maintenant Oritzou s'effare aux caresses insolites dont elle est gratifiée.*

VI

VIII. — *La servante venant prendre sa maîtresse pour l'accompagner au marché, met fin aux épanchements morbides de Sabouro. Il ne tarde pas à retomber dans son marasme habituel qui se résout en un profond sommeil.*

VII

IX. — *Le voilà étendu sur l'herbe, et sa femme, avant de sortir, dispose tout, autour de lui, pour que son repos ne soit pas troublé. « Cette ombrelle garantira sa chère tête du soleil qui monte dans le ciel; tout est bien ainsi, et d'ailleurs mon absence ne sera pas de longue durée. »*

VIII

—

DEUXIÈME TABLEAU

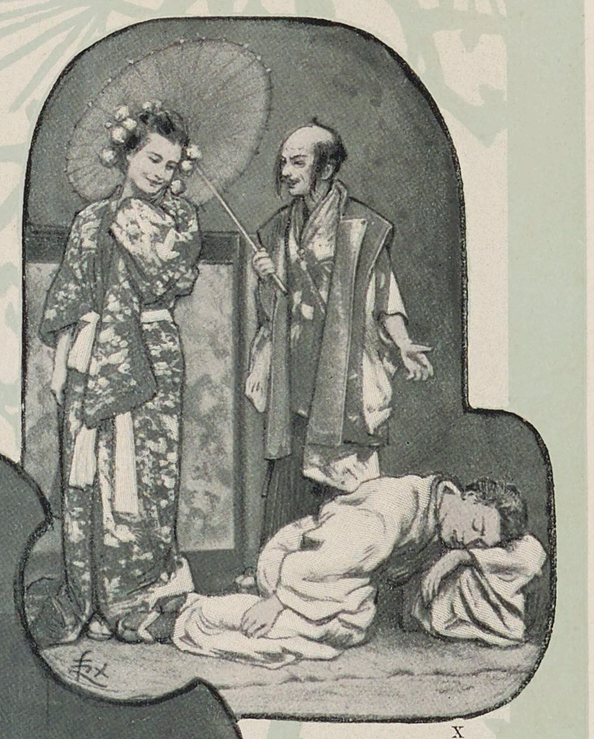
Un voile de gaze, aux reflets changeants d'opale, s'étend sur la scène, qui s'éclaire à l'entrée de Tola, la belle courtisane. Auprès d'elle, s'empresse le Daïmio esclave de ses caprices, lamentable seigneur, qui n'a pu dissuader son idole de venir surprendre chez lui un maître renommé. Il la sait prompte à s'enflammer et, fort peu rassuré sur l'issue de cette visite, il ne manque pas l'occasion qui se présente de déblatérer :

IX

X. « *Vous avez voulu voir ce poète.., O poésie!.. Tenez, le voilà qui cuve son vin!* »

Qu'importe, soupire Tola, devenue rêveuse à l'aspect du poète endormi dont elle compare la beauté au ridicule profil de son compagnon. Impressionnée aussi par l'honnête intimité de cette demeure élégante et simple... Il y ferait bon vivre loin du fracas des fêtes et des propos stupides d'un daïmio! « Mon ami, lui dit-elle, faites-moi un plaisir; j'ai besoin d'être seule, allez-vous-en! » Et il s'en va!

XI. — *Tola jouit de la surprise de Sabouro, dont les yeux en s'ouvrant sont éblouis par la vision de cette beauté rayonnante qui, droite dans sa robe magnifique, silencieusement sourit. Mais la voix de l'homme qui dit son extase en des paroles déjà entendues sans doute, a rompu le charme qui inclinait à l'attendrissement la hautaine dame. Sa cruelle ironie impose silence aux épanchements de son admirateur.*



X

XI

XII. — *Mais c'est surtout l'âme de l'artiste que cette apparition a fait vibrer, et lorsque, ayant rassemblé ses esprits, il reconnaît qu'une créature humaine — fort belle — pose devant lui, il ne songe plus qu'à en reproduire la silhouette. Ce revirement déconcerte la dame, qui se surprend à suivre le travail passionné du peintre avec intérêt,*

XII

avec admiration, avec enthousiasme. Jamais la puissance évocatrice du maître ne s'est si largement révélée. Jamais aucun pinceau ne l'a faite si belle — la glace est rompue.

XIII

XIII. — *Et, jalouse de faire preuve de talent à son tour, la dame à l'esprit pervers, qui sent vibrer son cœur dès longtemps aboli, — ô miracle de l'art ! — saisit le samisen et prélude avec impétuosité ; l'air qu'elle a choisi est précisément celui que la dolente Oritzou voulut faire entendre en vain à son époux...*

XIV

XIV. — *Sur cette musique, Sabouro, inspiré, compose des vers débordants de passion, et celle qui en est l'objet, gagnée par ce lyrisme, s'enflamme et se livre...*

XV. *C'est elle maintenant qui implore :*

« Fuyons ensemble, quittons ces lieux ! »

Sabouro, affolé, n'entend pas l'écho affaibli de la voix de sa conscience qui soupire : Songe au bonheur passé, n'abandonne pas la chère maison, berceau de tes amours...

Fugitive lueur qui s'évanouit dès que Tola, consciente du danger, a fait d'un pan de sa robe parfumée un bandeau pour les yeux de celui qu'impérieusement elle réclame.

XV

XVI

XVI. — *Et dans un envolement de soie dénouée, les deux amants, hâtivement, s'éloignent.*

XVII

XVII. — *La scène reste vide un instant. Puis se détachant au fond, on voit apparaître la douce Oritzou revenant du marché avec sa bonne, ayant au bras son panier de provisions.*

XVIII. — *Mais Sabouro n'est plus là, et quel singulier désordre !*

La vérité éclate aux yeux hagards de l'épouse abandonnée, à mesure qu'elle découvre les pièces à conviction abandonnés par les fugitifs : La ceinture dorée, l'éventail et les épingles précieuses de la voleuse d'amour.

XVIII

XIX

XIX. — *C'est pour elle qu'ont été composés ces vers passionnés... et dans l'air flotte un subtil parfum !*

XX. — *Le doute n'est plus possible ; une femme — et quelle femme ! — a passé par là.*

Comme en rêve, sans un cri, sans une larme, l'infortunée Oritzou ajuste à sa taille la ceinture de la courtisane et pique dans sa chevelure les épingles fleuries.

Elle est folle !

XX

TROISIÈME TABLEAU

—

XXI. — *Tola et Sabouro se sont arrêtés au bord d'un étroit cours d'eau, dont les sinuosités reflètent les antiques ombrages d'un parc luxueux.*

La satiété est venue.

Ils s'ennuient.

Elle est nerveuse.

Lui, pêche à la ligne.

C'en est fait des transports et des larmes de joie.

XXI

XXII. — *Reproches amers, crises de larmes et, à tout propos, scènes violentes.*

XXII

XXIII. — *suivies de raccommodements, spasmes derniers d'une passion expirante.*

Lui, revoit sa chère maison, sa douce et tranquille existence d'autrefois.

Cependant, il n'a pas cessé d'aimer la belle Tola — jalousement.

XXIII

XXIV. — *Elle, après le coup de foudre, souffre de la monotonie d'un sentiment qui ne peut plus se suffire à lui-même. La nostalgie des fêtes galantes qui firent sa joie et son orgueil, lui est venue.*

Elle se complaît au souvenir des cœurs qu'elle a conquis, de tous ceux qui sont morts ou se sont ruinés pour elle.

XXIV

XXV. — *Et ce bon Daïmio — sa dernière victime — qui faisait toutes ses volontés... En somme on ne s'embêtait pas plus avec lui qu'avec un autre...*

Le bon Daïmio, inconsolable et non résigné, n'a pas perdu son temps.

Il s'est mis à la recherche de la femme de son rival.

Il sait où gîtent les amoureux, et c'est de ce côté qu'il dirige les pas de la pauvre folle.

XXV

XXVI

XXVI. — *« Une mendiante chez moi, dit Tola, qu'on l'assiste. Elle a faim, qu'on lui donne à manger ! »*

Et c'est elle-même qui s'empresse

Dans sa retraite amoureuse les distractions sont rares, cette rencontre inopinée en tient lieu.

XXVII. — *Mais soudain, au contact de sa bienfaitrice, — que le hasard aidé par le daïmio a mis sur sa route, — Oritzou sent quelque chose s'éveiller en elle.*

Ce parfum ne lui est pas inconnu. Elle le retrouve flottant autour de cette femme qui vient d'être bonne pour elle.

XXVII

Une vague intuition l'inspire.

Elle implore Tola, qui de son côté reconnait sa ceinture dont sa victime est encore parée. Et le Daïmio, qui croit qu'il est temps de se montrer achève d'éclairer l'esprit de la courtisane.

Son orgueil s'insurge. Elle repousse durement les supplications qui l'assaillent de deux côtés à la fois.

XXVIII

XXVIII. — *Cependant, touchée par cette douleur navrante, Tola s'attendrit et finit par demander pardon humblement à sa rivale du mal qu'elle lui a fait.*

Elle offre au Daïmio un front moins sévère — et dès lors son parti est pris.

XXIX. — *« Nous allons rendre cette enfant à son mari, dit-elle au Daïmio.*

« Suivez-moi dans ce pavillon.

« La nuit est proche,

« Sabouro ne peut tarder à rentrer, venez, j'ai mon plan. »

En effet, voici Sabouro.

Oritzou se dresse devant lui, barrant la route : « Arrière, spectre ! s'écrie Sabouro, qui croit à une hallucination.

XXIX

— Non, tu m'appartiens, tu n'entreras pas dans ce pavillon maudit. »

XXX. — *La scène est déchirante.*

XXX

Le poison n'a pas achevé ses ravages dans l'âme de Sabouro.

Aveuglé par la passion il ne veut rien entendre.

« Hé bien, regarde ! » clame Oritzou, en lui désignant du doigt une des fenêtres du pavillon où se sont retirés Tola et le Daïmio.

Sur la blanche cloison de papier, leurs deux silhouettes se dessinent en des attitudes qui ne peuvent laisser aucun doute sur l'impureté de leurs intentions.

XXXI. — *O rage, ô fureur, ô délire !*

La lampe s'est éteinte. L'apparition s'est évanouie.

(Dans le fond du Théâtre, glissant sur l'eau, une barque engu'rlandée de joyeuses lanternes, emportant Tola et le Daïmio, passe et disparaît.)

Du sang ! du sang ! du sang ! rugit Sabouro qui voit rouge et puisque je ne puis avoir le leur, c'est toi, ombre d'Oritzou qui paiera pour eux.

Couic !...

XXXI

XXXII

XXXII. — *Silence lugubre.*

A la lueur blafarde des étoiles, Sabouro contemple avec terreur la tête échevelée d'Oritzou décapitée, dont ses doigts crispés n'ont pu se détacher.

XXXIII

XXXIII. — *Au bruit d'acier que l'arme homicide a fait en s'échappant de sa main droite, qui s'est ouverte lentement, Sabouro a tressauté.*

Il s'affaisse lourdement sur la terre en sanglotant, et ses larmes inondent la tête innocente qu'il serre maintenant sur sa poitrine.

XXXIV

XXXIV. — *Assassin ! Assassin !*

Malédiction sur moi !

J'ai égorgé cet être de douceur et de bonté...

Il ne me reste plus qu'à aller la rejoindre et à m'ouvrir le ventre.

QUATRIÈME TABLEAU

Nuit profonde.

Musique lugubre qui lentement s'attendrit à mesure que la clarté renaît sur la scène montrant le même décor qu'au Premier Tableau.

XXXV

XXXV. — *Sabouro, qu'on retrouve couché, s'éveille à demi, frissonne. Il arpente la scène à grands pas — tel un somnambule.*

Il mime avec terreur le cauchemar qu'il vient de subir et chancelle en voyant Oritzou, venir à lui souriante.

XXXVI

XXXVI. — *Sabouro n'en peut croire ses yeux.*

Elle est encore sur ses épaules la tête de sa chère Oritzou !...

XXXVII. — *O puissances divines, vous me la rendez ! Toujours aussi aimante, et je ne suis pas criminel !*

Comme nous allons bien nous aimer !

... Et puis, tu ne sais pas ? Le rêve affreux que je viens de faire — qui commence si mal et qui finit si bien — je vais l'écrire pour le théâtre des Folies Sentimentales de Tokio — car je suis bien guéri de mon spleen. Un bon musicien y ajoutera quelque musique, et nous gagnerons beaucoup d'argent que j'emploierai à acheter de belles robes à ma chère Oritzou.

Rideau.

XXXVII

Directeur : M. MANZI. Imprimerie Jean Boussod, Manzi, Joyant & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.